
L'Education du jeune Anglais dans les Public Schools. Christ's Hospital - Le collège d'Eton.

Numéro d'inventaire : 1979.25744 (1-2)

Auteur(s) : Jean Morgan

Type de document : article

Éditeur : A travers le monde

Date de création : 1908

Description : Feuilles de papier journal agrafées, déchirées à la pliure.

Mesures : hauteur : 314 mm ; largeur : 231 mm

Notes : Grande-Bretagne.

Mots-clés : Systèmes éducatifs étrangers

Filière : Lycée et collège classique et moderne

Niveau : Post-élémentaire

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 4 + 4

ill.



L'Éducation du jeune Anglais dans les Public Schools. Christ's Hospital.

Christ's Hospital, bien que n'étant pas à proprement parler un « public school », mérite à plusieurs titres de prendre place dans une étude sur l'enseignement secondaire en Angleterre : son caractère éminemment national, son passé historique et la faveur dont l'école jouit auprès de tous, le désignent aux curieux de pittoresque local, aussi bien qu'aux spécialistes en matière d'éducation.

EN 1888 M. Pierre de Coubertin écrivait à propos de Christ's Hospital : « C'est encore une transplantation à opérer, celle des « blue coat boys ». Assurément on regrettera leur présence, à ces petits arlequins si bizarrement accoutrés, mais si le pittoresque y perd, le bon sens y gagnera ; outre qu'il est ridicule, leur costume doit être incommode... » Ce jugement étonne sous la plume d'un homme qui a passé quelque temps en Angleterre, ce pays traditionnaliste par excellence où les costumes ont justement été conservés avec un soin jaloux comme l'insigne de certaines fonctions ou prérogatives. Il est donc à présumer que pour une école ayant un caractère aussi national que celle des « blue coats » on ne supprimera le costume

qu'à la dernière extrémité. Quinze ans au reste ont passé depuis que M. de Coubertin formulait ce vœu et rien n'est changé dans la tenue des « blue coat boys ».

Depuis quatre ans, l'école a été transférée dans un milieu nouveau, et l'on continue de voir les « pupils » de Christ's Hospital vêtus de la longue tunique bleue à boutons de métal qui tombe sur la cheville ; découvrant quand ils marchent, la culotte courte noire et les fameux bas jaunes. Ils n'ont pas davantage abandonné le rabat blanc, ni consenti à adopter aucune coiffure. Ils

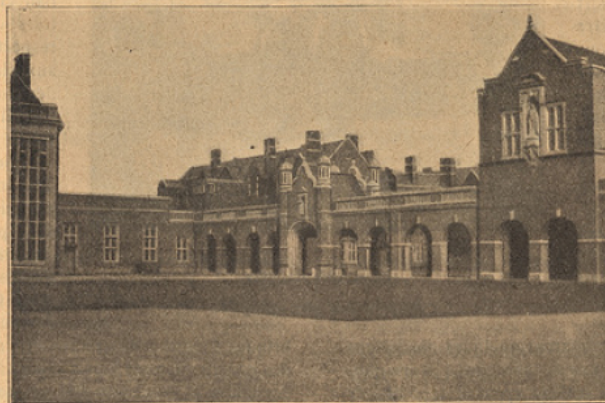
continuent d'exciter la curiosité de l'étranger qui traverse l'Angleterre au moment des vacances, et d'être, pour leurs concitoyens, un objet de bienveillance.

Christ's Hospital, qui a quitté Londres pour le Comté de Sussex, n'est pas à proprement parler un « public school », c'est en réalité une fondation de bien-

faisance où des filles et des garçons sont élevés gratuitement jusqu'à quinze ans. Parmi ces derniers, les meilleurs sujets sont gardés, et leurs études poussées jusqu'à leur permettre d'entrer à Cambridge ou à Oxford, car l'école prépare au commerce et aux carrières libérales. Par plusieurs points cependant, Christ's Hospital peut être rattaché aux grands public schools. L'école en particulier, à cela de com-

mun avec Eton d'être une fondation royale. Officiellement, on en attribue l'établissement à la générosité d'Edouard VI ; en réalité Henry VIII avait précédé son fils dans l'élaboration de ce projet.

Primitivement, cet asile fut affecté aux enfants malades et abandonnés, puis on leur donna l'éducation. En principe, il n'y avait pas de limite d'âge et l'on recevait des enfants de quelques semaines ; on dut donc créer de suite des sortes de colonies à la campagne où garçons et filles furent mis en nourrice. On



LE « GRECIAN CLOISTER », A CHRIST'S HOSPITAL.

D'après une photographie.

1908



L'Éducation du jeune Anglais dans les Public Schools. Le Collège d'Eton.

Eton est la plus grande école du Royaume Uni, celle où fréquente traditionnellement l'aristocratie, celle dont la renommée est universelle, celle que l'on connaît quand on ignore les autres « Public Schools ». C'est un privilège à ce point envié d'y faire ses études, que les candidats se font inscrire au moment de leur naissance et s'assurent une place qualifiée d'avance : ce détail à lui seul légitime une étude sur Eton.

ONZE heures : dans l'ombre massive du château royal, Thames street qui relie Windsor à Eton, après s'être incurvée, file droit sur le pont qui enjambe la rivière. A cette heure, l'eau est solitaire, quelques cygnes passent nonchalamment au long des parterres fleuris. Je me suis accoudé au parapet comme il était nécessaire en cette visite : voici en effet l'un des points essentiels de la vie d'Eton. La Tamise qui ceinture presque la petite ville, confère aux écoliers un privilège envié. Harrow est privé du « rowing », Chatterhouse l'exerce dans des conditions défectueuses, Rugby a déserté l'Avon : Eton est donc très fière de sa rivière. C'est de ce point que le 4 juin, se courent les fameuses régates, un événement, non seulement pour les Etoniens, mais pour beaucoup d'Anglais.

Il n'en faudrait pas conclure que les gouvernements successifs qui passèrent à Eton surent utiliser ce merveilleux élément de joie saine et libre. C'est seulement depuis à peu près un siècle que le « rowing » a fait ici son apparition. Les mémoires mentionnent bien qu'au XVIII^e siècle, les élèves possédaient trois bateaux : « Piper's Green », « Snake » et « My Guinea's Lion »,

mais ils les tenaient scrupuleusement cachés, le canot étant interdit. C'est seulement vers 1820 qu'apparurent les « huit », et la première course entre Eton et Westminster a lieu en 1829 : Eton est vainqueur. Dès lors, cette institution athlétique s'est développée

au point d'inquiéter parfois certains esprits que préoccupe le souci de la culture intellectuelle.

Cette vaste organisation compte aujourd'hui un club, elle possède dix bateaux qui ont chacun un capitaine : celui-ci recrute et exerce son équipage, le soumettant à un de ces fameux entraînements où excelle la volonté patiente et froide des Anglais, et qui tend à préparer l'épreuve finale de juin, à fournir des sujets d'élite pour les

équipes de Cambridge et d'Oxford.

Ce matin, dans la jolie lumière blonde qui poudroie sur la rivière, une seule embarcation poussée par trois adolescents, monte et descend, sous la direction du barreur qui chronomètre les évolutions : les gestes sont mécaniques, impeccablement, les rames s'élèvent formant un angle égal avec le bord du canot, frappant d'un seul battement l'eau tranquille ; les bras se détendent et se replient avec un ensemble parfait ; la yole



UNE DES PRINCIPALES RUES D'ETON.

D'après une photographie.

